

**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane  
**Band:** 59 (1995)  
**Heft:** 235-236

**Artikel:** Fin comme (un) cheveu  
**Autor:** Portine, Henri  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-399945>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## *FIN COMME (UN) CHEVEU*

Nous allons traiter de ce qui est identique et de ce qui est différent dans les occurrences de *comme* dans les deux énoncés suivants:

- (1) C'est fin comme un cheveu
- (2) C'est fin comme cheveu

Mais auparavant il nous faut définir un cadre conceptuel pour cette analyse. En effet, partir de l'idée que les deux occurrences de *comme* en (1) et (2) sont à la fois différentes et identiques, c'est supposer une polysémie au sein de *comme*, nous dirons: au sein du «marqueur <comme>». Si nous prenons de telles précautions pour reprendre le terme *marqueur*, c'est parce qu'on le trouve actuellement employé avec deux valeurs théoriques bien distinctes:

- *marqueur* peut renvoyer à un type d'emplois, c'est le cas lorsque l'on parle du marqueur de concession *encore*, ce qui implique que l'on ait aussi *encore* marqueur de temporalité, *encore* marqueur de quantité, etc. (cette hypothèse peut être nommée «hypothèse de l'homonymie»);
- *marqueur* peut renvoyer à ce qui est sous-jacent à tous les types d'emplois, dans ce cas le marqueur *encore* a des emplois temporels, des emplois quantitatifs, etc. (cette hypothèse peut être nommée «hypothèse de la polysémie»).

Nous utiliserons ici *marqueur* dans ce deuxième sens, c'est aussi en ce sens que l'on trouve ce terme chez Antoine Culioli ou chez Catherine Fuchs. Nous noterons le marqueur entre «<» et «>» pour bien indiquer qu'il ne s'agit ni du mot ni de l'un de ses emplois. Définir ce qui caractérise un marqueur proprement dit demande que l'on reprenne rapidement la notion de polysémie.

La polysémie d'un objet A peut être pensée de deux façons. L'on peut voir dans la polysémie une chaîne de signifiés: un premier type d'occurrences de A a subi une transformation qui a engendré un deuxième type d'occurrences. C'est généralement l'option prise pour les lexèmes.

Bien évidemment toute conception diachronique recourt à cette conception de la polysémie. Mais elle est aussi utilisée en synchronie : «*canard-oiseau*»<sup>(1)</sup> a donné «*canard-journal*» par l'intermédiaire de *canard privé*, lequel permet d'attirer les canards sauvages, puis de «*canard-rumeur*». L'on décrit ainsi succinctement une chaîne dont on peut d'ailleurs trouver la trace à travers les dictionnaires de Nicot, de l'Académie, etc., ou dans un dictionnaire étymologique. Si l'on recourt à cette conception de la polysémie, la seule vraie question fondamentale (c'est-à-dire celle qui est fondatrice) est celle de l'ancrage de chaque type d'occurrences. Prenons l'exemple d'un terme grammatical et non plus d'un lexème. Cette question se formule alors : pour «*encore*», le type (ou l'emploi) «*encore-concessif*» provient-il d'une déformation du type «*encore-quantitatif*», lui-même produit d'une déformation de «*encore-temporel*», ou provient-il directement d'une déformation de l'origine actuellement repérable («*encore-temporel*») ? C'est donc à une structuration (diachronique ou synchronique) de la chaîne des transformations qu'est convié le partisan d'une telle conception de la polysémie. Notons que nous avons, dans un deuxième temps, illustré cette question sur le plan grammatical parce que c'est de ce type de termes qu'il s'agira dans la suite. Mais l'on aurait pu aussi l'illustrer sur le plan lexical : «*bureau-employés*» vient-il de «*bureau-table*» directement ou par l'intermédiaire de «*bureau-pièce*» ?

La seconde façon de penser la polysémie est la minoration du rôle de la chaîne historique (qui ne peut bien sûr pas être mise en doute) en la reléguant au rôle de manifestation concrète d'un processus qui n'est qu'un possible parmi d'autres. Cette option semble plus adaptée aux termes grammaticaux qu'aux termes lexicaux (au moins intuitivement). Une telle conception repose sur l'idée suivante: il n'y a pas véritablement, dans la transformation historique, déformations successives de types d'occurrences mais réalisations d'expansions différenciées d'un noyau déjà présent dans la manifestation du premier type d'occurrences et qui continue à être présent dans toutes les manifestations successives. Bien sûr, ce qui est per-

---

(1) Dans la suite, chaque emploi est repéré entre guillemets par une séquence comprenant le terme mentionné en italique séparé par un tiret d'une caractérisation de l'emploi considéré, cette caractérisation étant donnée soit sous la forme d'un quasi-synonyme de l'emploi considéré (exemple: «*bureau-table*» représente le terme *bureau* dans son emploi voisin de celui du terme *table*), soit sous la forme d'un catégorisant (exemple: «*encore-temporel*» représente le terme *encore* dans son emploi temporel).

ceptible historiquement, c'est une chaîne de signifiés, mais ce n'est que la surface d'un mouvement plus profond que l'on doit reconstruire. Si l'on suit cette conception, il faudra (au moins programmatiquement) déterminer une procédure de reconstruction du noyau sous-jacent au premier type d'occurrences et présent (à la base même) des autres types d'occurrences. Dans cette conception, *encore* contient dès sa première apparition historique un noyau défini qui va lui permettre de se transformer sémantiquement, ce noyau étant un *invariant* présent dans tous les résultats de ces transformations. L'on voit que l'on est en présence d'une théorie forte, c'est-à-dire d'une théorie qui demande que l'on adopte plusieurs postulats épistémologiques (qui ne seront pas développés ici) sur les langues et sur l'activité langagière. La polysémie peut alors se figurer par le schéma (a):

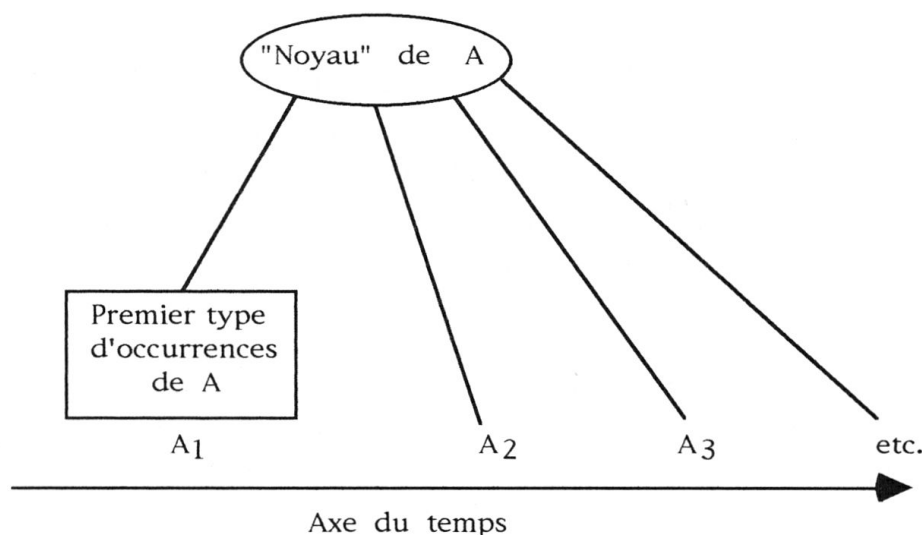


Schéma (a)

Nous ne discuterons pas ici des différents statuts de ce noyau basique. Il peut être conçu comme un sémantisme minimal, comme une (ou des) instruction(s), ou encore comme une opération. C'est la troisième solution qui sera adoptée ici (cf. A. Culioli, 1978:486). Il importe de distinguer le schéma (a) – qui illustre la notion de polysémie d'un marqueur – du schéma (b) qui illustre la notion même de marqueur (en reprenant la notion de marqueur de A. Culioli) et qui trouve son origine graphique et son métalangage dans H. Portine, 1988:

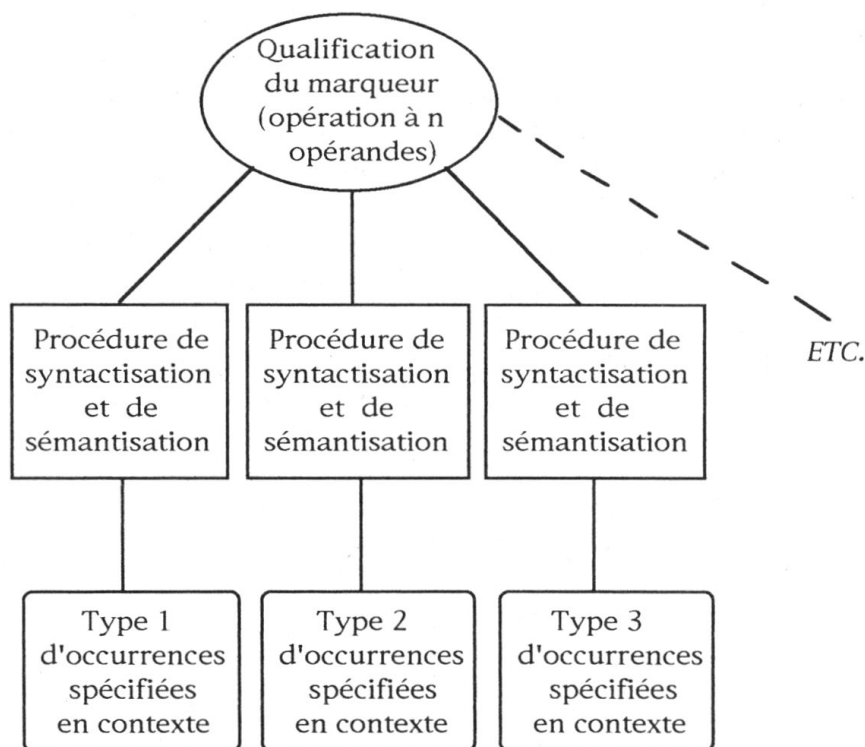


Schéma (b)

Le schéma (b) illustre un objectif fondé sur la conception de la polysémie illustrée dans le schéma (a). Pour atteindre cet objectif, il conviendrait d'analyser les occurrences de *comme* selon la méthode décrite dans H. Portine, 1988. Cette méthode demanderait toutefois à être révisée et précisée sur certains points. Nous ne nous attellerons pas ici à cette question, pas plus que nous ne chercherons à préciser ce qu'il faut entendre exactement par «opération à n opérandes». Remarquons toutefois qu'un langage de description précis doit être constitué pour pouvoir caractériser ce que nous avons appelé «qualification du marqueur». Ce langage de description doit permettre de nommer de façon adéquate *les contenus des actes mentaux* qui forment l'*opération* sous-jacente. Il peut s'agir de contenus *logiques* (enchaînement, validation, disjonction, etc.), de contenus *arithmétiques* (concaténation, ajout), de contenus *ensemblistes* (inclusion traitée comme une opération, distinction, prélèvement, parcours), de contenus à *visée relationnelle* (identification, positionnement d'un repère par coïncidence, positionnement d'un repère par simultanéité, etc.), cette liste n'étant pas limitative. Mais tous ces contenus d'actes mentaux devront être saisis du point de vue de l'activité de langage. Ainsi, *conca-*

*ténation* et *juxtaposition*, qui peuvent toutes deux être employées pour décrire la formation des nombres 11 et 12 à partir des chiffres 1 et 2, devront sans doute être distinguées dans la description langagière. De même, *coïncidence* et *simultanéité*, bien que *grosso modo* équivalentes, devront être différenciées. C'est dire que la description linguistique de ces contenus d'actes mentaux au fondement de la signification et des agencements syntaxiques, demandera beaucoup de finesse dans la recherche des contenus qui seront considérés comme des primitifs de l'emploi des termes grammaticaux (c'est-à-dire *l'activité grammaticale*) qui participe à l'activité de langage dans sa globalité. Il faudrait aussi, dans une présentation générale, mentionner la nécessité d'un fondement épistémologique (à chercher vraisemblablement dans la phénoménologie husserlienne) de la corrélation entre occurrences spécifiées en contexte et qualification par une opération munie de ses opérandes.

L'objectif d'ensemble que nous venons d'esquisser n'appartient pas à l'horizon immédiat, et la connaissance (pour ne pas parler de la «science») *n'avance qu'à petits pas*. Aussi allons-nous nous limiter ici à un tout petit pas en cherchant à atteindre un but beaucoup plus modeste, mais qui relève de l'objectif décrit dans le schéma (b) et des tâtonnements pour constituer un langage de description: rendre compte, sous forme de gloses pour l'instant, de la parenté entre les occurrences de *comme* dans les énoncés (1) et (2).

Dès lors, la question s'énonce: qu'y a-t-il d'identique dans les deux occurrences de *comme* dans ces énoncés? Or *a priori* tout les sépare: en (1) *comme* permet une comparaison, en (2) *comme* permet une identification. Voilà deux stratégies fort différentes. La première suppose un comparant et un comparé, les deux étant radicalement distincts. La seconde suppose une même appartenance de classe entre l'objet manifesté par *c'* de *c'est* et le cheveu pris comme représentant de la classe des cheveux.

Cependant, ces deux occurrences de *comme* ne représentent pas les deux seuls emplois de ce marqueur. Aussi situerons-nous notre analyse au sein même d'une liste de sept types d'occurrences spécifiées en contexte (comparatif, appartenance à une classe, approximation, exemplification, temporel, causal, intensif). En hommage à J. Damourette et É. Pichon, dont la notion de taxième est bien proche de ce que nous tentons ici, nous nommerons dans la suite *emploi* chaque type d'occurrences spécifiées en contexte. Le premier type correspondra à des emplois du fait de la variété des formes comparantes de *comme*, tandis que les autres types correspondront à un seul emploi.

## Type 1: les emplois comparatifs

Ces emplois sont à dissocier de la comparaison en *aussi... que*. D'une part, *comme* s'utilise en contexte verbal (*Il l'aime comme un fils*). De ce point de vue, il existe des rapports entre *comme* et *autant... que*. D'autre part, dans les contextes structurellement convenables pour *aussi... que* («Adj. + *comme*»/«*aussi* + Adj. + *que*»), la valeur de *comme* présente au moins une particularité: *Paul est aussi grand que Jacques* suppose un minimum de grandeur pour Paul, ce qui n'est pas le cas pour *Il est grand comme Jacques*. Le dialogue (3a) est possible alors que le dialogue (3b) est difficilement concevable (sauf en contexte ironique).

- (3a) Paul est grand comment?  
Il est grand comme Jacques  
Ah bon! Il est plutôt petit, alors
- (3b) Paul est grand comment?  
Il est aussi grand que Jacques  
Ah bon! Il est plutôt petit, alors

Cette propriété est importante pour la compréhension du rôle de *comme*: l'on ne dit alors rien ni sur le comparant ni sur le comparé, sinon que le comparant est choisi comme élément de comparaison. Remarquons qu'en (3a) *grand* fonctionne comme simple désignateur (et non comme évaluateur) de taille: dans les deux cas, *grand comment* et *grand comme*, l'occurrence de *grand* ne dit rien sur la taille. Il n'en va pas de même en (3b) et dans *Il est grand*: l'occurrence de *grand* signifie alors *de grande taille* (*grand* est alors évaluateur).

Associions à l'emploi de *comme* en (3a) la glose<sup>(2)</sup> suivante: la taille de Jacques sert de référence pour évaluer la grandeur de Paul. Cette glose ne conviendrait pas pour *aussi... que* car elle négligerait alors l'orientation de la taille vers «Il est grand» telle qu'elle apparaît en (3b). Cette différence peut paraître ténue. Elle n'en est pas moins importante. A l'abandonner nous n'aurions plus qu'un «pavé de sens» indistinguable entre *comme* et *aussi... que*, ce qui serait épistémologiquement peu tenable car tendant vers une grande confusion synonymique.

Ce début d'analyse est compatible avec celle donnée par J.-C. Anscombe et O. Ducrot (1983:23-27), à ceci près que les auteurs n'y men-

(2) Le terme glose est pris ici dans le même sens que celui que lui a conféré A. Culioli: reformulation tendant à rendre explicites les connexions implicites dans l'énoncé (nous avons remplacé toutefois *relation* par *connexion*, en clin d'oeil – motivé – à L. Tesnière).

tionnent pas *comme*. Ils montrent que *Pierre est aussi grand que Marie* n'a pas exactement la même valeur que *Pierre a la même taille que Marie*. C'est en effet *Pierre est grand comme Marie* qui équivaut à *Pierre a la même taille que Marie*.

L'énoncé (1), *c'est fin comme un cheveu*, appartient à cette catégorie d'emplois. Si quelque chose est fin comme un cheveu, ce n'est ni plus fin ni moins fin qu'un cheveu. L'on peut ajouter les énoncés (4) à (6). Nous mettons entre crochets des paraphrases possibles de *comme*<sup>(3)</sup>, ce qui ne signifie pas que les termes mentionnés correspondent exactement à la même glose que *comme*:

(4) «Elle avait eu, comme une autre, son histoire d'amour.» (Flaubert. *Un cœur simple*. Livre de poche, p. 6) [*ainsi que*]

(5) «[...] un seul mot lui parvint: 'Pneumonie'. Il lui était connu, et elle répliqua doucement: – 'Ah ! comme Madame' [...].» (*Ibid.*, p. 50) [*ainsi que*]

(6) «Je vais détruire sa vie / comme il a détruit la mienne» (R. Hossein dans le film *L'affaire* de S. Gobbi) [*ainsi que*]

Ces trois exemples conservent les propriétés de la glose donnée pour (3a). Cela se justifie aisément. En (4), *comme une autre* c'est-à-dire *comme n'importe qui* permet d'évaluer *elle avait eu son histoire d'amour* et d'en montrer la banalité. En (5), *comme Madame* constitue le fait d'avoir une pneumonie en fait banal ou en fait valorisant selon la valeur que l'on attribue à *Madame*. En (6), la destruction de la vie du personnage joué par R. Hossein sert de référence à ce que sera la destruction de la vie de l'autre personnage.

Nous représenterons la glose de «Y comme X» par: «X sert de référence pour l'évaluation de Y». «X» peut être une hypothèse, c'est le cas en (7) et en (8). Cela est possible parce que l'hypothèse représente un fait F qui indique comment évaluer la réalisation du fait représenté par Y. On voit apparaître une donnée concernant l'évaluation de Y: il s'agit de l'évaluation d'un jugement. Autrement dit, nous pouvons reformuler la glose en ce qui concerne les emplois comparatifs: «X sert de référence pour l'évaluation du jugement Y». Nous reviendrons plus loin sur cette préci-

---

(3) Nous nommons «hyper-réseau» de *comme* l'ensemble des termes substituables à *comme*. Il s'agit d'un hyper-réseau parce que c'est en fait un réseau de réseaux. Cependant, cette notion sera secondaire ici. Elle ne prend en effet de l'importance que lorsque l'on travaille sur le rôle joué par les termes grammaticaux dans la constitution de stratégies discursives, ce qui est l'un des objectifs de la théorie des marqueurs grammaticaux à peine esquissée ici.



sion qui permet d'opposer emplois comparatifs et emploi «appartenance à une classe». Mais nous pouvons d'ores et déjà remarquer que c'est parce que l'évaluation porte sur le jugement et non sur un nom que se pose avec tant d'insistance la question de l'ellipse après *comme*.

(7) «Perken se mit à rire mais s'arrêta aussitôt comme si le son de son rire l'eût surpris.» (A. Malraux. *La voie royale*. Livre de poche, p. 96)

(8) «[...]; comme si la rareté de la pensée en ce lieu l'eût rendue immédiatement communicable, Perken devina la question: [...].» (*Id.* p. 104)

Le mécanisme à l'œuvre avec *comme si* se comprend mieux si l'on passe par l'intermédiaire de *comme quand* (exemple: *Il a hésité comme quand on cherche un mot précis et que l'on n'arrive pas à le trouver*). Notons *quand P'* une proposition P introduite par *quand*. Dans l'exemple qui précède, la proposition *quand P'* permet d'évaluer *il a hésité*: l'hésitation était du même type que celle que l'on constate lorsque... On a bien un emploi de type comparatif même s'il n'y a pas équivalence identifiante entre le comparant et le comparé mais illustration du comparé à l'aide du comparant. Ceci montre d'ailleurs que le terme *comparaison* ne doit pas être pris dans son sens quotidien mais en un sens déjà technique. La procédure avec *comme si* est de même type qu'avec *comme quand* mais avec un pas de plus dans l'éloignement par rapport à l'équivalence identifiante (d'où le pluriel de *emplois comparatifs*). Alors qu'avec *comme quand* l'on a «état E [*quand P'*] sert de référence à évaluation de Y» (où Y a la même valeur que ci-dessus), avec *comme si* l'on a «hypothèse H [*si P'*] sert de référence à évaluation de Y».

Les énoncés (7) et (8) illustrent un phénomène important que nous désignerons sous la formulation «réseau de compositions». Le réseau de compositions de *comme* c'est l'ensemble des locutions formées avec *comme*: *comme si*, *tout comme*, etc. Avec *si*, la composition conserve bien la valeur de référence de X. C'est pourquoi la composition «comme si... alors...» est impossible. Une analyse complète du marqueur <comme> supposerait la mise à jour de ce réseau de compositions et la justification de ses éléments. Si *tout* se compose avec *comme* comparatif c'est parce que *tout* resserre le lien entre le comparant et le comparé. C'est pourquoi cette composition doit explicitement porter sur le jugement: *\*il est grand tout comme son frère*; il faut une rupture: *il est grand, tout comme son frère* (et *il est grand* signifie alors *il est de grande taille*).

Avant de passer au second emploi de *comme*, nous ferons une remarque qui demanderait de plus amples explications et donc un article en soi. L'on dit parfois que la métaphore, c'est une comparaison sans

*comme*, et c'est là une présentation assez habituelle en tant que procédure de reconnaissance dans un premier temps. L'on trouve l'origine de cette conception dans Aristote. «La comparaison est aussi une métaphore: elle en diffère peu; en effet, quand Homère dit d'Achille: 'Il s'élança comme un lion', c'est une comparaison; mais quand on dit: 'le lion s'élança', c'est une métaphore; comme les deux sont courageux, le poète a pu, par métaphore, appeler Achille un lion.»<sup>(4)</sup> (*Rhét.*, III, 1406b20 sq). Cependant, il y a une différence fondamentale entre la comparaison en *comme* et la métaphore. La comparaison en *comme* permet d'évaluer le jugement «Achille s'élança», et ce faisant de doter ce jugement de certaines propriétés, par exemple *Achille s'élança fougueusement*. Mais lorsque l'on a «Achille, ce lion, s'élança», l'on n'évalue plus le jugement «Achille s'élança»: l'on opère alors sur la double référenciation «être Achille», «être lion».

#### Type 2 : l'emploi «appartenance à une classe»

La glose que nous avons mise à jour pour l'énoncé (1) et étendue à d'autres occurrences des emplois comparatifs vaut-elle encore pour un second emploi de *comme*, l'emploi «appartenance à une classe»? Les énoncés (9) à (16) illustrent cet emploi. *Comme* y permet de construire une classe d'objets:

- (9) Comme imbécile, il se pose là
- (10) Voyons... Qu'est-ce que je vais mettre comme chemise?
- (11) Ils ont embauché Jacques comme jardinier
- (12) Qu'est-ce que tu as comme argent sur toi?
- (13) Comme véhicule, c'est pratique
- (14) Cette dentelle, c'est fin comme travail

---

(4) Telle qu'elle apparaît chez Aristote, la métaphore est à la fois transfert et similitude. Elle est transfert: «la métaphore est l'application d'un nom impropre, par déplacement soit du genre à l'espèce, soit de l'espèce au genre, soit de l'espèce à l'espèce, soit selon un rapport d'analogie» (*Poétique*, chap. 21, 57b 6-9). Elle est similitude: «bien faire les métaphores, c'est voir le semblable» (*Poétique*, chap. 22, 59a 7-8). Nous reprenons la traduction de Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot. La notion de transfert sera reprise par la tradition latine (comme le verbe grec *metapherô*, la traduction latine de *metaphora*, *translatio*, désigne l'action de transporter – et donc de déplacer –): Quintilien reprendra même l'opposition comparaison/métaphore d'Aristote (*Institution oratoire*, tome 5, livre VIII, VI, 9).

(15) «Au dernier étage, [...], Jane Sutton, qui travaille comme fille au pair chez les Rorschash.» (G. Perec. *La vie mode d'emploi*. Livre de poche, p. 59)

(16) «Tout le monde a délogé. On était connu comme républicain par le concierge et les voisins; [...].» (J. Vallès. *Le bachelier*. Folio, p. 199)

L'on a remarqué depuis longtemps (au moins depuis Jacques Damourette et Édouard Pichon) que dans ce type d'occurrences, le nom qui suit *comme* n'est en général pas précédé d'un article. La restriction est due au fait que J. Damourette et É. Pichon incluent dans ce tour – qu'ils nomment «tour qualifiant» (1940, § 3125) – les constructions du type *regarder/considérer/imaginer comme (un)*. D'autre part, au § 722 (tome 2, 1930), ils donnent une liste où l'on trouve des tours non qualifiants sans article (exemple: *amis comme cochons*). Les occurrences de *comme* en *tour qualifiant* sont assez souvent paraphrasables par *en tant que*. Ce n'est toutefois pas toujours le cas. Une telle paraphrase est en effet impossible pour les énoncés (10), (12), et (14).

L'énoncé (2), *c'est fin comme cheveu*, appartient à cette catégorie d'emplois. Il est structurellement équivalent à l'exemple (14). Une différence les sépare toutefois. En (2), *c'* de *c'est* représente un cheveu et il y a équivalence notionnelle entre *c'* et *cheveu*, alors qu'en (14), *c'* de *c'est* représente *dentelle* et l'on a inclusion (au lieu d'équivalence) notionnelle: la notion de *dentelle* est incluse dans la notion de *travail*, *dentelle* est alors le résultat de *faire de la dentelle* qui est *faire un travail*. Mais dans les deux cas, la relation «est» unit le «point de départ» (*c'/dentelle*) et le «point d'arrivée» (*cheveu/travail*). Le fait que l'on ait cette relation et la différence entre équivalence notionnelle et inclusion notionnelle évoquent l'ingrédience de Leśniewski, ce qui correspond assez bien à l'intuition de l'impossibilité de (14') où l'on ne peut plus avoir de relation «point de départ est ingrédient de point d'arrivée». Soulignons le caractère obligatoire de la reprise par *c'* en (14'') et l'impossibilité d'avoir explicitation du point de départ de la relation quand il y a équivalence notionnelle comme en (14''').

(14') \*Ce travail, c'est fin comme dentelle

(14'') \*Cette dentelle est fin [*fine?*] comme travail

(14''') \*Ce travail, c'est fin comme travail

Ce caractère (syntaxique) est important. Il accroît la pertinence de l'idée d'ingrédience. Nous ne nous demanderons pas si la relation d'ingrédience formaliserait l'emploi «appartenance à une classe» car cela nous

éloignerait de notre projet actuel. Il faudrait aussi s'interroger sur les rapports entre (2), (13), (14), et:

- (14''''') Comme travail, cette dentelle, c'est fin
- (14''''') \*Comme travail, c'est fin cette dentelle
- (14''''')?Comme travail, c'est fin, cette dentelle
- (2') Comme cheveu, c'est fin
- (13') C'est pratique comme véhicule

Peut-on retrouver pour l'emploi «appartenance à une classe» la glose de (3a)? On aurait alors pour l'exemple (9): l'occurrence *imbécile* sert de référence pour l'évaluation de *il*. Cette glose semble convenir ici: l'occurrence de « $\emptyset$  + imbécile» fonctionne en effet comme représentant de «l'être-imbécile». Si je me place du point de vue de «l'être-imbécile» alors l'individu désigné par *il* a la propriété de combler cet «être-imbécile». L'on peut sans grande difficulté étendre cette glose aux énoncés (10) à (12). Pour les énoncés (13) et (14), il faut passer par l'intermédiaire d'une propriété: en se plaçant du point de vue de la propriété «être pratique», l'objet désigné par «*c'(est)*» est évalué par rapport à un représentant de «être-véhicule».

En fait, les énoncés (9) à (14) présentent deux types de relation. D'une part (9), (10), (11), et (12) ne présentent qu'un représentant: en (9), «il» représente le même «être imbécile» qu'un représentant de «l'être-imbécile»; en (10), soit la classe des chemises, prenons un représentant de cette classe, quel objet remplissant les conditions définies par ce représentant vais-je mettre? L'on retrouve la même relation en (11) et en (12). C'est donc l'évaluation de l'adéquation entre «il» ou «Jacques» et «représentant d'imbécile» ou «représentant de jardinier» qui est opérée ici. D'autre part (13) et (14) présentent une propriété par rapport à laquelle va avoir lieu l'évaluation: si l'on part de «l'être-véhicule» ou de «l'être-travail», c'est-à-dire si l'on considère un «représentant de véhicule» ou un «représentant de travail», l'on peut évaluer l'utilité d'un objet ou la finesse de la dentelle. Les énoncés (15) et (16) illustrent une attestation de (11).

Ceci pose un problème quant à l'affinement de la glose pour l'emploi «appartenance à une classe». Dans les deux cas, l'on a, pour «Y comme X», la glose «X sert de référence pour l'évaluation de l'adéquation de Y au modèle X», c'est-à-dire: «X sert de modèle pour Y» (la première formulation permettant de percevoir le rapport au cas précédent). Mais dans le deuxième cas une propriété joue un rôle d'intermédiaire dans l'évaluation.

L'on peut proposer le schéma (c) pour rendre compte de la parenté entre les emplois comparatifs et l'emploi «appartenance à une classe»:

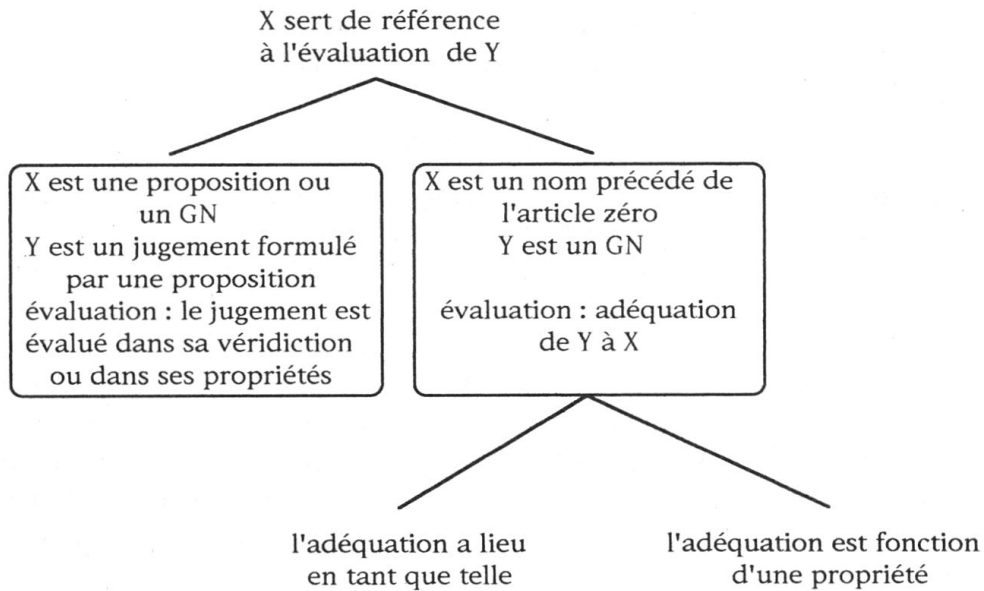


Schéma (c)

Du point de vue métalinguistique, l'on pourrait opposer «échantillon» qui relève de la comparaison et «représentant» qui relève de l'appartenance à une classe. Ce sont deux procédures cognitives différentes. L'échantillon s'évalue par rapport à une propriété qui est elle-même le véritable pivot de la relation. Dans *c'est fin comme un cheveu*, ce qui compte, c'est avant tout la finesse. Le représentant définit un mode d'adéquation à une classe. Dans *c'est fin comme cheveu*, l'être-cheveu est primordial puisque c'est de cet être-cheveu que l'on va affirmer la finesse. Il s'agit en fait d'une assertion, affirmative en (2) et négative dans: *C'est pas bon comme article!*

On remarquera une certaine affinité entre *comme* dans son emploi «appartenance à une classe» et *pour*. Certains énoncés comportant cet emploi de *comme* peuvent être paraphrasés par des énoncés comportant *pour* sans qu'il y ait toutefois systématiquement. De plus, cette paraphrase ne saurait prétendre à la quasi-synonymie. Les exemples suivants vont d'une grande proximité à l'impossibilité paraphrastique.

(17) Pour (le) dessert, je prendrai la tarte aux pommes

(18) Comme dessert, je prendrai la tarte aux pommes

- (19) C'est solide comme voiture  
 (20) C'est solide pour une voiture  
 (21) Comme argent, je prendrai des dollars  
 (22) \* Pour argent, je prendrai des dollars

Le couple (19)/(20) présente une différence qui illustre la divergence entre *comme* et *pour*. Alors qu'avec *comme* l'on a adéquation, celle-ci n'est pas indiquée par *pour*, il n'y a plus qu'instanciation. D'où l'effet dévalorisant de (20) quant aux voitures, et son aspect concessif.

Peut-on envisager un glissement des emplois comparatifs à l'emploi «appartenance à une classe»? Ou peut-on exhiber des cas intermédiaires?

Pour J. Damourette et É. Pichon (1940, § 3125), «on glisse très facilement de l'affirmation de similitude à la qualification. [...] 'un homme comme Jules' en arrive très facilement et très usuellement à désigner Jules lui-même, car il n'y a rien de plus semblable à Jules que Jules lui-même, mais rien non plus qui qualifie plus fortement Jules que de le voir comme un homme porteur de toutes les qualités dont sa personne s'étoffe [...].» Mais ce que J. Damourette et É. Pichon mettent ici en lumière c'est la proximité conceptuelle entre similitude et manière d'être. Montrer le passage d'un emploi à l'autre, c'est montrer soit des cas ambigus, soit des constructions pouvant porter les deux types d'occurrences sans être pour autant clairement identifiables. Aussi, plus importants sont les exemples du type «considérer comme un».

Je peux considérer Paul comme un escroc ou comme un homme courageux. Dans ce cas, j'ai affaire à un emploi comparatif: ma façon d'envisager Paul est identique à ma façon d'envisager un escroc ou un homme courageux. Mais si je considère Paul comme un escroc, c'est que – pour moi – Paul est un escroc. Est-ce à dire que cet emploi est aussi un emploi de type «appartenance à une classe»? Une différence résiste toutefois: quand je considère Paul comme un escroc, je renvoie Paul à l'être-escroc. Deux termes de la relation sont ici importants: *je* et *renvoie*. Le premier est lié au fait que je peux dire «quant à moi, je le considère comme un...», «quant à lui, il le considère comme un...», etc. Autrement dit, l'emploi «considérer comme un» se présente comme un emploi subjectif. En revanche, dans l'exemple suivant (23) *Comme escroc, Paul n'arrive pas à la cheville de Pierre*, la relation établie entre Paul et être-escroc est une relation objectivée: Paul est présenté dans son appartenance même à la classe des escrocs. L'emploi du verbe *renvoie* est lui aussi important. Ce qui est montré dans «considérer comme un», ce n'est pas une adéquation

de Paul à la classe des escrocs, c'est l'idée que Paul participe de ce qui caractérise la classe des escrocs. En termes quelque peu platoniciens, dans *je considère Paul comme un escroc*, Paul est présenté du point de vue de sa participation de l'*eidos* «escroc» (sous l'angle de mon *ego* cependant, ce qui est fort peu platonicien); en (23), Paul relève du concept, du *noema*, être-escroc. Dans un cas, il y a «participation de», ce qui suppose préalablement un intermédiaire, dans l'autre il y a «adéquation à». Dans «considérer comme un», mais aussi dans «regarder comme un» ou dans «présenter comme un», ce qui est considéré (regardé, présenté) est déclaré participer de ce qui (ce peut être une propriété, un type d'événement, etc.) fonde ce qui suit *comme*. Que Paul appartienne effectivement à la classe des escrocs, je n'en suis pas sûr, mais quant à moi, Paul participe de ce qui – pour moi – est une des propriétés fondatrices de l'être-escroc. L'énoncé (24) est-il de même type ou se range-t-il dans la catégorie «appartenance à une classe»? Dans cet énoncé, l'on a «*comme* + adjectif», ce qui enlève tout caractère discriminant à l'absence de déterminant.

(24) «Le temps n'est plus où l'on considérait les siècles qui ont précédé la Renaissance comme indignes d'attirer l'attention de la critique [...]» (Gaston Paris. Cité par J. Damourette et É. Pichon, 1940, p. 386)

Là encore, l'on présente (sous une négation) les siècles qui ont précédé la Renaissance sous le point de vue de leur participation de ce qui fonde l'indignité. N'y a-t-il pas dans ce cas ellipse? On considère les siècles qui ont précédé la Renaissance comme étant des siècles indignes d'attirer l'attention de la critique. L'adjectif *indigne(s)* ne peut servir de support à un concept et *a fortiori* à une adéquation. Remarquons qu'aucun des exemples présentés avec *comme* en emploi «appartenance à une classe» n'est constructible sous la forme *comme* + adjectif. Cependant, Littré propose à l'entrée *comme* un «sens 3, *en qualité de*» dans lequel l'on trouve:

(25) «Elle [l'âme] comprend qu'elle ne doit plus penser ici-bas qu'à adorer Dieu comme créateur, lui rendre grâce comme redevable, lui satisfaire comme coupable, [...]» (Pascal, *Conversion du pécheur*)

Dans cet énoncé, «comme redevable» c'est «comme étant redevable», et même «comme étant essentiellement redevable», dans son être même. Cette formulation ne s'emploierait sans doute plus. Elle montre cependant que le glissement à la valeur «appartenance à une classe» est (ou a été) possible pour «*comme* + adjectif». Littré propose aussi un autre exemple intéressant:

(26) «On le cite comme le plus savant helléniste»

Cet énoncé admet la paraphrase *On le cite comme étant le plus savant helléniste*. De plus, «être helléniste» s'y trouve porté au haut degré. L'on a donc un cas très différent de «comme + un». Mais il n'y a pas ici «appartenance à une classe» malgré la paraphrase possible de *comme* par *en tant que*. Cet exemple illustre parfaitement en revanche l'idée que *comme* propose une identification. L'on pourrait peut-être récupérer ce fait en posant: «appartenance à une classe» = «identification à un représentant d'une classe». Mais nous n'évaluerons pas cette solution ici, cela supposerait en effet que le présent travail soit achevé et que nous en soyons à l'intégration de tous les emplois de *comme*.

Ainsi, la construction «considérer comme» permet-elle d'opérer des glissements. Avec «comme + un», elle demeure du côté des emplois comparatifs, même si la notion de comparaison s'y trouve moins intuitivement réalisée, même si le fait d'annoncer une participation de ce qui fonde l'être-escroc rapproche ce type d'énoncés de l'appartenance à une classe. Elle constitue alors un cas de comparatif ayant certaines affinités avec l'appartenance à une classe, un maillon dans le *continuum* sémantique<sup>(5)</sup> qui sépare les deux types d'emplois. Dans la plupart des cas, l'on se trouvera toutefois d'un côté ou de l'autre de la frontière. Les verbes *considérer*, *présenter*, et *définir* sont susceptibles d'occuper les deux positions: *considérons Paul comme escroc* est différent de *considérons Paul comme un escroc*; *présentons Paul comme escroc* de *présentons Paul comme un escroc*; etc. Les verbes *regarder* et *caractériser* ne semblent propices que pour un emploi: ? *il l'a regardé comme escroc*; ? *il l'a caractérisé comme un escroc*.

Ce *continuum sémantique*, que l'on peut vérifier sur de nombreux exemples (*considérons cette affaire comme réglée/considérons cette affaire comme une affaire réglée/considérons cette affaire comme affaire réglée*) est peut-être aussi à l'œuvre entre appartenance à une classe et affirmation de l'identité. Pour l'identité, l'on a, outre (26) qui comporte citer *comme (le)*:

(27) Je vous propose «Actualité de Damourette et Pichon» comme titre du séminaire

(28) Il apparaît alors comme le maître du surréalisme

(5) Sur cette question de la déformation continue du sens, voir C. Fuchs, 1989, pages 88 sq et B. Victorri & C. Fuchs, 1992, notamment pages 130, 145, et 147-148.



En (26), (27), et (28), l'on a (*sous* 'x' indique le contexte conditionnant):

(26') référence de *le* = référence de *le plus savant helléniste* [sous 'citation']

(27') référence de *Actualité de D. P.* = référence de *titre du séminaire* [sous 'proposition']

(28') référence de *il* = référence de *le maître du surréalisme* [sous 'apparaît']

L'absence de déterminant en (27) – un séminaire digne de ce nom n'ayant qu'un seul titre –, absence que l'on retrouve dans *Je te prends comme épouse* (en pays monogame), montre que l'identité fonctionne comme limite de l'appartenance à une classe. On a alors un singleton, c'est-à-dire une classe ne comportant qu'un seul élément (distinction ensembliste qui conserve sa valeur ici).

On retrouve cette identité dans certains exemples de dictionnaires, notamment du *Grand Robert (GR)* et du *Trésor de la langue française (TLF)*. Le *GR* signale (tome 2, art. «comme», p. 730) la concurrence entre *comme* et *tel que* (cf. aussi *TLF*, tome 5, p. 1106, et les articles sur *tel* dans le *GR* et le *TLF*). Il semble que nous soyons ici aussi dans un cas charnière entre les emplois de type comparatif et de type «appartenance à une classe». Reprenons quelques exemples du *GR* et du *TLF*.

(29) Un anniversaire comme [*tel que*] celui-ci doit être fêté («comme», *GR*)

(30) Plus les sciences se rapportent à l'homme, comme [*telle/telle que*] la médecine par exemple, moins [...] («comme», *TLF*)

(31) Tel que [*comme*] je le connais, il refusera certainement («tel», *GR*)

(32) Telle qu'elle est [*comme elle est*], elle est pour moi la seule femme qui existe («tel», *TLF*)

(33) [...] un groupe diversement agité, tel qu'un [*comme un*] vaisseau battu de la tempête [...] («tel», *TLF*)

(34) [...] se dispersèrent telle [*comme*] une nuée d'étourneaux («tel», *TLF*)

Ces exemples illustrent la difficulté que présente *tel* lorsque l'on veut en fournir un traitement unifié. Remarquons tout d'abord que *comme* peut se substituer à *tel* ou à *tel que*. Remarquons ensuite que:

- *tel que* peut introduire un groupe nominal sans que l'on voie très bien en quoi l'on aurait une subordonnée elliptique comme en (29)

et en (33), sauf à introduire *l'est* de façon un peu forcée, ce qui donnerait *tel que celui-ci l'est* en (29) et *tel qu'un vaisseau battu de la tempête l'est* en (33);

- *tel que* peut introduire un groupe nominal permettant de reconstruire une subordonnée comme en (30) où l'on pourrait postuler (un peu imprudemment peut-être) «tel qu'est le cas de la médecine par exemple», c'est-à-dire «par exemple, le cas de la médecine est tel», c'est-à-dire encore «par exemple, le cas de la médecine est d'être une science qui se rapporte à l'homme», *tel* étant alors la marque anaphorique (anaphore notionnelle, c'est la notion prédicative qui est reprise et non la référenciation) de «être une science qui se rapporte à l'homme»;
- *tel que* peut introduire une sorte de subordonnée présentant les caractéristiques d'une relative, un peu comme pour (30) mais avec une reconstruction moindre et une glose plus importante, comme en (31) et en (32) où l'on pourrait dire que «tel que je le connais» c'est «en tant qu'il est comme je le connais» et que «telle qu'elle est» c'est «en tant qu'elle est comme elle est», et l'on a alors «je le connais tel» et «elle est telle» c'est-à-dire d'une certaine façon que je ne précise pas mais que je pourrais préciser.

Cette capacité anaphorisante – qui est d'ailleurs illustrée par *comme tel* (exemples: *c'est notre enfant, en tout cas on le considère comme tel* et *on ne le connaît pas comme tel* à comparer avec *on ne l'a jamais vu comme ça*) – ne se retrouve pas dans tous les emplois de *tel*. *Telle époque, dans à telle époque on préfère ceci à telle autre cela*, équivaut à *une certaine époque* et *une telle importance* à *une grande importance* (haut degré). Elle donne cependant dans les exemples qui nous occupent ici une valeur de lien, de relateur à *tel*, valeur que l'on retrouve en (29) où il y a identification de *un anniversaire* à *cet anniversaire* par l'intermédiaire de *celui-ci*. C'est sans doute cette valeur de relateur, absente dans les emplois adnominaux (*telle époque, une telle importance*), qui fait que *tel (que)* peut être équivalent à *comme* dans des exemples qui vont de la comparaison – en (33) et en (34) – à l'identification – en (29) –.

Nous avons établi un certain rapport de parenté entre les emplois comparatifs et l'emploi «appartenance à une classe» de *comme* (tout en tentant d'éclairer l'existence d'une zone intermédiaire). Ces emplois vont aussi correspondre à une certaine syntaxe et à une certaine constitution sémantique, nous l'avons vu au début de cette étude. La constitution

sémantique, de l'énoncé et de l'emploi de *comme*, va exiger une certaine forme de détermination pour le nom *cheveu*. Cette question a déjà été discutée lors de la description de la présence et de l'absence d'un article qui opposent certains énoncés vus ci-dessus et qui opposent *aussi* les énoncés (1) et (2). Mais cette discussion ne résout pas entièrement cette question. Il faudrait en effet montrer comment une procédure de détermination donnée est – dans chaque cas – intrinsèquement liée à la constitution sémantique de l'emploi déterminé de *comme*. L'article *un* peut entrer dans plusieurs procédures de détermination (dont: un élément prélevé, un élément unique, un élément représentant). L'absence d'article ne signifie pas absence de détermination. La procédure de détermination participe à la constitution syntaxique et sémantique, à la «genèse», de l'emploi de *comme* en (1) et en (2).

Nous allons représenter la genèse des deux constructions présentes dans les énoncés (1) et (2). Cette genèse prend la forme d'une arborescence dont la racine est formée de ce qui est commun aux deux emplois. La séparation en deux branches correspond bien évidemment à ce qui est divergent dans les deux occurrences de *comme*. Le déploiement de chaque branche vise à rendre compte grossièrement de la constitution syntaxico-sémantique (ordonnée) de chaque occurrence telle qu'elle se spécifiera en contexte. C'est le schéma (d).

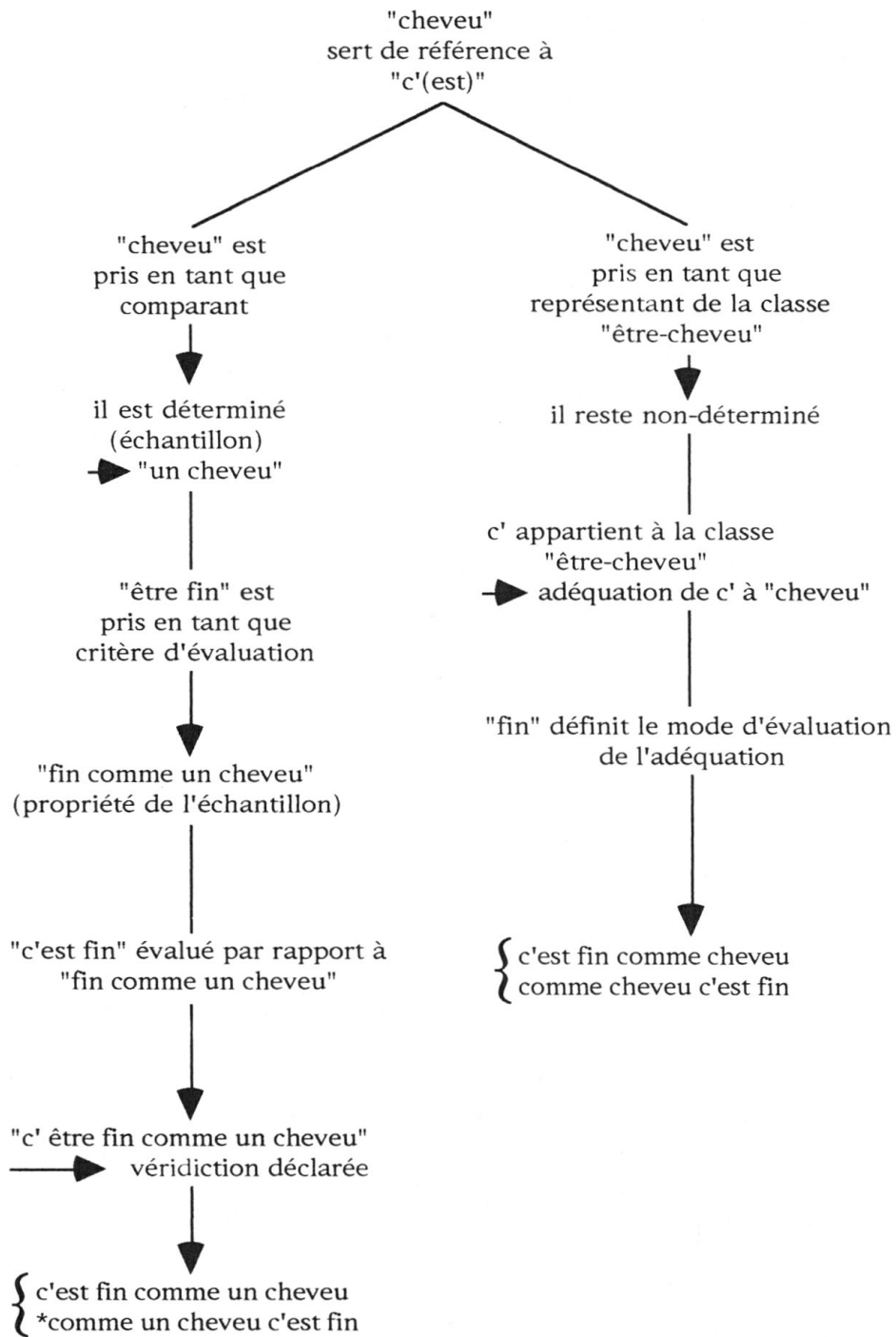


Schéma (d)

Dans *C'est fin comme un cheveu*, le syntagme *comme un cheveu* permet d'évaluer le degré de finesse. En revanche, dans *C'est fin comme cheveu*, le syntagme *comme cheveu* ne fait rien de tel. C'est pourquoi certains locuteurs disent que *comme cheveu* dans cet énoncé «ne sert à rien». Dire *C'est fin* dès lors que l'on sait qu'il s'agit de cheveux est d'emblée interprétable comme *Ces cheveux sont fins*. La présence de *comme cheveu* en (2) ne traduit pas non plus la concession tout en permettant une éventuelle compréhension comme stratégie concessive, dans ce cas *C'est fin comme cheveu* tend à être équivalent à *C'est fin pour des cheveux*.

Le schéma (e) illustre la différence entre d'une part *c'est fin comme un cheveu* ou *ce fil est fin comme un cheveu* et d'autre part *c'est fin comme cheveu* et *cette dentelle, c'est fin comme travail* («dentelle/travail» se lit «notion de travail subsume notion de dentelle»), voire *cette perruque, c'est fin comme cheveu* (qui serait représenté comme *cette dentelle, c'est fin comme travail*). Dans ce schéma, «dentelle/travail» doit être lu «dentelle inclus dans/appartenant à travail». Cette double lecture est due au fait qu'en langue *appartenir à* ( $\in$ ) et *inclus dans* ( $\subset$ ) n'obéissent pas à la même distinction qu'en théorie des ensembles (où « $\in$ » et « $\subset$ » sont rigoureusement stratifiés).

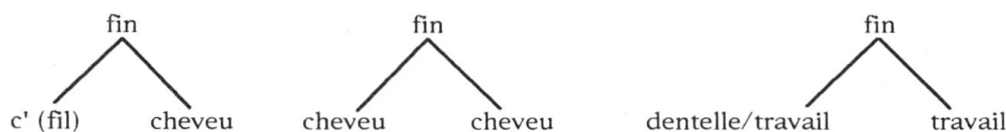


Schéma (e)

En (1), le caractère intermédiaire de *fin* apparaît clairement dans le redoublement de cet adjectif dans la colonne de gauche du schéma (d): *fin comme un cheveu/c'est fin*. Ce qui lie *c'* de *c'est* et *cheveu*, c'est la finesse, d'où le sentiment que *comme* est un adverbe de manière. A la suite de son analyse – laissant de côté *comme* dans son emploi «appartenance à une classe» et *comme* introducteur d'exclamative –, P. Le Goffic (1991:30) énonce la logique du fonctionnement de *comme* de la façon suivante: «rapprocher deux structures en posant un élément». Le résumé de son article (*ibid.*, p. 31) synthétise une proposition qui parcourt son analyse: «Son [de *comme*] signifié de base est la manière [...]. *Comme* met en relation deux structures propositionnelles, en établissant entre elles une relation d'égalité du point de vue de la manière.» Ce faisant, P. Le Goffic rejoint d'une certaine façon l'analyse que N. Beauzée (1767, tome 1,

pp. 588-592) a donné de *comme* (pp. 589-590): «*comme* est toujours une conjonction circonstancielle qui a rapport à la manière, et [...] partout on peut le rendre par la phrase adverbiale et conjonctive *de la même manière que*».

Si le rapport à la manière peut convenir pour la colonne de gauche du schéma (d), on voit mal comment elle pourrait s'appliquer à la colonne de droite. En revanche, la notion d'identité (plus que celle d'égalité) pourrait convenir aux deux colonnes de ce schéma. Cela irait mieux d'ailleurs en remplaçant *identité* qui évoque irrésistiblement une relation d'équivalence (au sens mathématique) par *identification* qui permet de décrire un mouvement dont la limite – qui n'est pas forcément atteinte (elle peut être asymptotique) – est l'identité. Cela n'est pas sans évoquer la notion de «congruence qualitative» sous laquelle J. Damourette et É. Pichon rangent *tel*, *ainsi*, et *comme* (1940, tome 7, § 2780). Remarquons que si *identité* renvoie à une relation, *identification* peut désigner soit une relation (on parle alors de l'état résultant), soit une opération (on parle alors du processus tendant vers l'état résultant visé).

Si l'on reprenait la caractérisation par identification, l'on aurait alors une catégorisation du type de celle grossièrement décrite dans le schéma (f) qui pose le problème de la description de l'identification réalisée par *comme* (identification *par* et identification *à*):

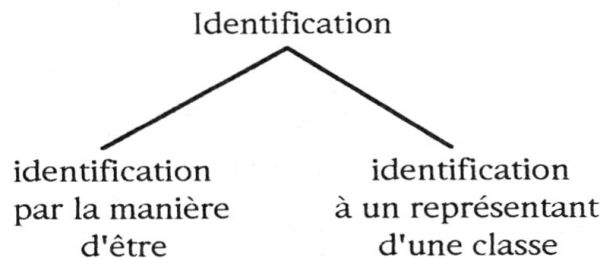


Schéma (f)

Il faudrait alors décrire l'ordre des relations constituées dans les énoncés (1) et (2) pour obtenir un schéma équivalent au schéma (d) qui décrit non seulement les rapports sémantiques mais aussi l'ordre de constitution des énoncés.

Cependant, le recours à la notion d'identification va se voir poser un problème redoutable par l'existence même des valeurs temporelles et causales. L'on risque alors une dissolution de la spécificité de la notion

d'identification. C'est d'ailleurs pour cette raison que, lorsque j'ai commencé à travailler sur *comme* en 1988<sup>(6)</sup>, ayant été très vite conduit à réfléchir sur l'énoncé (10) et sur la valeur causale, j'en suis venu assez rapidement à la formulation proposée ici («X sert de référence à Y»).

La glose «X sert de référence à Y» n'est pas encore la formulation d'une opération. Avant d'en venir à cette question, nous devons voir si cette proposition est *grosso modo* compatible avec les autres emplois de *comme*.

### Type 3 : l'emploi «approximation»

Cet emploi de *comme* reste proche des emplois comparatifs:

(35) «Douglas se sentit comme assommé» (Vercors. *Les animaux dénaturés*. Livre de poche, p. 41)

(36) «Par la porte de Hildebrandt s'avancait comme une file de fourmis; Kobus se rappela que la veille était morte la sage-femme Lehnel: c'était son enterrement.» (E. Erckmann, A. Chatrian. *L'ami Fritz*. Bibl. Lattès, pp. 91-92)

En (35), Douglas se sent comme l'on se sent lorsqu'on est assommé et, en (36), s'avance ce qui ressemble à une file de fourmis, «s'avance ce qui s'avance comme s'avance une file de fourmis» (cette répétition met en évidence les strates de la construction). L'applicabilité de notre glose à cet emploi est évident.

---

(6) En fait, toutes les analyses présentées ici proviennent d'un travail de description réalisé en 1988 dans le cadre de mes activités universitaires. Cependant, le mode de présentation de ces analyses ne me convenait pas. C'est cet aspect qui est nouveau par rapport à une rédaction antérieure. Précisons aussi que l'on ne peut entreprendre séquentiellement l'étude des marqueurs (ce que l'on ferait en analysant, par exemple, *comme*, puis *donc*, puis tel terme grammatical). Chaque analyse permet d'enrichir les autres (il faut toutefois éviter les confusions provoquées par le fait de «tourner dans un système de pensée» et les risques afférents d'*idiolectalisme* ou de *technolectalisme restreint*). Aussi, cette analyse de *comme* (qui n'est pas, rappelons-le, définitive, mais une analyse linguistique est-elle jamais définitive?) doit-elle beaucoup à l'analyse de *encore* conduite dans Portine, 1988, et à d'autres analyses commencées, parfois avancées, mais n'ayant pas encore donné lieu à publications. Je reprends un peu plus bas une formulation hypothétique, mais non encore satisfaisante, celle de l'opération qui consisterait à poser un repère minimal (la rendre crédible supposerait un langage de description déjà affiné). Cette présentation de *comme* doit aussi beaucoup à une conférence, donnée à l'URA ELSAP à Pâques 94, qui m'a obligé à synthétiser plusieurs analyses restées éparses. Je remercie Catherine Fuchs, Claude Guimier, Pierre Le Goffic, et Bernard Victorri pour leur accueil et leurs remarques qui furent pour moi stimulants.

## Type 4: l'emploi «exemplification»

En (37), nous restons dans une zone marquée par sa proximité avec les emplois comparatifs. En effet, la construction «*comme* + GN» se laisse substituer facilement «*comme c'est le cas pour* GN». Il n'en est pas de même pour (38): la définition de *tautologie* appartient à la classe des définitions considérées comme étant nécessaires (classe constituée par «notre position nécessite certaines définitions» qui équivaut à «certaines définitions sont nécessaires»).

(37) «Rares seront les Universités de province (comme Lille, Montpellier et Nancy) qui proposeront aux étudiants de LVE dans les années 1900 des cours de phonétique pratique.» (C. Puren. *Histoire des méthodes de l'enseignement des langues*. Clé, p. 193)

(38) «Notre position nécessite certaines définitions comme celle de tautologie» [déclaration orale dans un colloque]

L'exemple (37) est proche de (30) qui comportait aussi *comme* dans un emploi «exemplification». En (37), l'on peut aussi remplacer *comme* par *telles que*, substitution qui est encore possible pour (38). Nous avons donc là un emploi intermédiaire entre comparatif et appartenance à une classe. La glose fonctionne bien pour ces deux exemples. Mais elle mobilise deux sens différents de *servir de référence*. Nous avons en fait déjà vu cette différence. Nous avons:

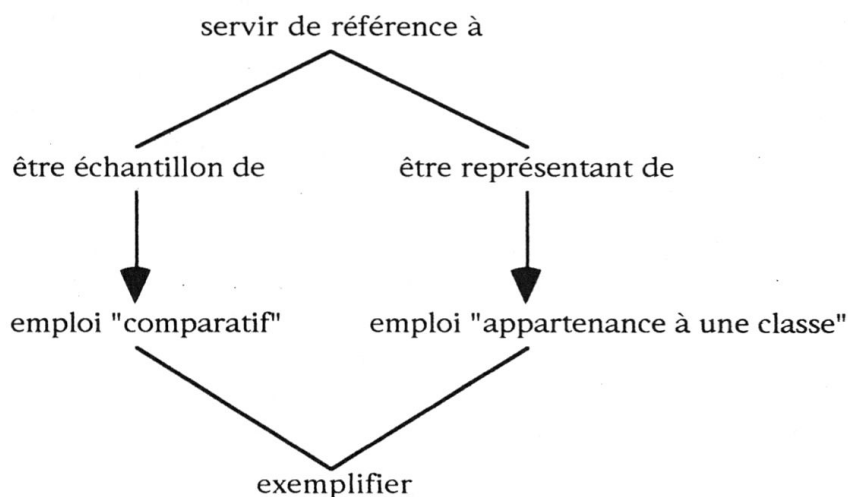


Schéma (g)

Nous suivons bien ici notre programme : rendre compte de façon unifiée de *comme* tout en permettant de tirer de la «valeur de base» les



«valeurs spécifiées en contexte». Notons que le schéma (g) s'applique à l'analyse de la parenté (identité/différenciation) des énoncés (1) et (2).

#### Type 5: l'emploi temporel

Avec l'emploi temporel les difficultés commencent. Elles sont de deux ordres:

- structurel (ou syntaxique), *comme* devient-il conjonction dans cet emploi et dans l'emploi causal?
- sémantique, peut-on raisonnablement proposer une unification de cet emploi et de l'emploi causal avec les emplois précédents?

Nous traiterons la seconde question. Quant à la première nous n'en dirons que quelques mots par la suite.

Peut-on raisonnablement prétendre unifier cet emploi avec ceux qui précèdent? Peut-on conserver la glose préalablement élaborée pour cet emploi? Considérons d'abord quelques exemples.

(39) «Comme il approchait du mur d'enceinte de la ville, il entendit grandir le bruit rythmé de la musique» (J.-M.-G. Le Clézio. *Désert*. Folio, p. 51)

(40) «Son père et sa mère sont morts comme il était tout jeune» (G. de Maupassant. *Bel-ami*, Folio, p. 213)

(41) «'Ces demoiselles ici présentes...' continua-t-il, comme je ne trouvais rien à répondre et me contentais de sourire complaisamment pour paraître au ton.» (A. Gide. *Les faux-monnayeurs*. Folio, p. 109)

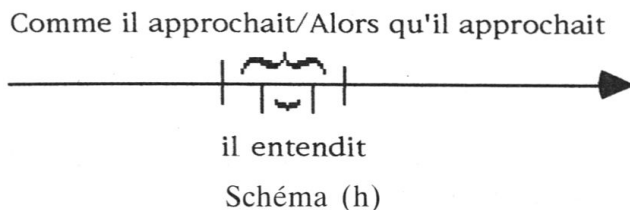
L'emploi temporel de *comme* sélectionne principalement l'imparfait. Comparons cet emploi à *alors que* et à *quand*. A (39) correspondraient (39') et (39'') mais (39''') semble plus plausible que (39''):

(39') Alors qu'il approchait du mur d'enceinte de la ville, il entendit grandir le bruit rythmé de la musique

(39'') ?Quand il approchait du mur d'enceinte de la ville, il entendit grandir le bruit rythmé de la musique

(39''') Quand il approcha du mur d'enceinte de la ville, il entendit grandir le bruit rythmé de la musique

L'énoncé (39') semble bien être l'équivalent de (39). L'on a même temps verbal, même rapport aspectuel représenté par le schéma (h):



Mais (39'') serait plus plausible si l'on inversait l'ordre des propositions et si l'on remplaçait le passé simple par un passé composé, comme en (39'''):

(39''') Il a entendu grandir le bruit rythmé de la musique quand il approchait du mur d'enceinte de la ville

Le schéma (d) s'applique aussi à (39'') et à (39''') dans la mesure où, en (39''), le passé simple renvoie à un déroulement (cf. A. Borillo, 1988:81, 84). *Comme* temporel n'occupe donc que certaines valeurs de *quand* et ne peut s'associer au passé simple contrairement à *quand*. Alors que *quand* privilégie la coïncidence entre deux domaines temporels en (39''), *comme* fournit un cadre temporel dans lequel s'inscrit la proposition dite principale. En relation avec cette propriété, en tête de phrase, «*quand* + imparfait» renvoie canoniquement soit à une itération soit à un état. C'est pourquoi il est difficile d'avoir la séquence «*quand* + imparfait, passé simple/passé composé». L'on aura «*quand* + imparfait, imparfait» comme dans les exemples (42) et (43) empruntés à A. Borillo (1988:88-89):

(42) Quand il parlait, tout le monde l'écoutait en silence

(43) Quand il était jeune, il ressemblait à son père

Mais si le mouvement discursif présente d'abord le contenu de la dite principale comme en (39'''), alors l'on peut avoir «(passé simple/)*passé composé*, *quand* + imparfait» pour un déroulement unique du procès. Dans ce cas, *quand* devient plus proche de *comme* temporel et n'indique plus une véritable coïncidence, mais plutôt une simultanéité (moins contrainte que la coïncidence).

Nous avons vu que *comme* temporel présentait plus d'affinités avec *alors que* qu'avec *quand*. Cela nous permet de voir en quoi notre glose conserve une certaine valeur. Si *référence* signifie *modèle pour A*, alors il est clair que notre glose perd toute valeur pour *comme* temporel. Mais si *référence* équivaut à *ce qui permet de poser A* (solution qui conserve, à titre de réalisation déterminée, *modèle pour A*), elle convient encore. Pour *comme* temporel (mais aussi pour *comme* causal), cette référence définira un cadre de validation (et non plus un modèle de validation). Nous aurons (afin de limiter le nombre de schémas, nous anticipons sur ce qui sera dit plus bas sur *comme* causal) le schéma (i):

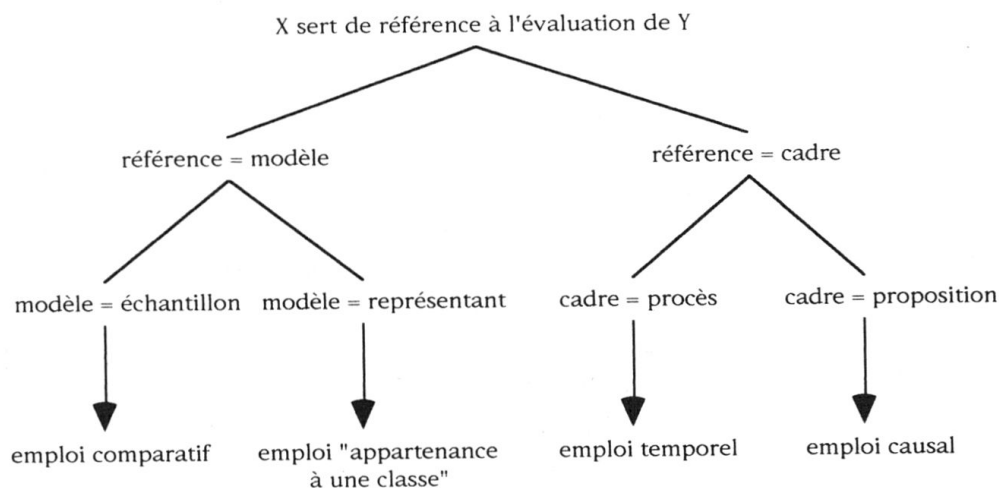


Schéma (i)

Remarquons, pour en terminer avec ce point, que la postposition de la proposition temporelle, que l'on trouve pour *quand* en (39''') et pour *comme* en (40), est devenue de nos jours peu probable pour ce dernier même si on peut la trouver dans un texte de type littéraire comme en témoin (41).

*Comme* temporel présente deux propriétés remarquables. D'une part, il s'associe à *juste* qui sélectionne alors l'emploi temporel face à l'emploi causal: *juste comme* ne peut être causal. Mais notons que *juste comme* peut aussi relever d'autres emplois, par exemple l'emploi comparatif. Dans *Ruy Blas*, Victor Hugo fait dire à Don César (IV, 2): «Dans ce charmant logis on entre par le haut, *juste comme* le vin entre dans les bouteilles». D'autre part, l'emploi temporel de *comme* permet le clivage (*c'est comme... que...*) qui est impossible avec *comme* causal.

(44) «[...] : juste comme je dressais l'oreille avant que commençât la pièce, deux hommes entrèrent sur la scène, [...]» (Proust. *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Folio, p. 19. Cité par Le Goffic, 1991, p. 27. La Pléiade, p. 447)

(45) «C'est comme nous franchissions l'écluse de Moulsey [*It was while passing through Moulsey lock*] que Harris me conta son aventure du labyrinthe.» (Trad. fr. de *Trois hommes dans un bateau* de J. K. Jerome en Livre de poche, p. 93)

En (44), les deux domaines temporels coïncident. Nous ne sommes donc plus tout à fait dans le cas du schéma (h). Cette propriété va nous permettre de distinguer *comme* temporel de *alors que*. En effet, *juste* est compatible avec *quand* (dans ce cas, l'on peut avoir «*juste quand* + imparfait, passé simple») mais semble bien impossible avec *alors que* (intuition des locuteurs interrogés confortée par le fait qu'aucune occurrence de *juste alors que* n'est présente dans *Discotext*):

(44') Juste quand je dressais l'oreille, deux hommes entrèrent

(44'') ???Juste alors que je dressais l'oreille, deux hommes entrèrent

Dans les exemples ci-dessus (nous laissons (39''') de côté), *quand* indique la coïncidence temporelle, *alors que* construit un domaine temporel englobant celui de la «principale». *Comme* temporel fournit un cas intermédiaire: il établit un cadre qui peut se restreindre jusqu'à la limite du domaine temporel de la «principale». Il s'agit donc d'une valeur asymptotique (cadre englobant avec possibilité de tendance à la coïncidence comme limite).

#### Type 6: l'emploi causal

L'emploi causal de *comme* partage une propriété avec l'emploi temporel: il va de pair avec l'introduction d'une proposition. Prenons quelques exemples dont certains montrent que l'antéposition de *comme p* causal doit être modulée:

(47) «Je vis immédiatement qu'elle [l'Américaine] n'y était pas. Comme ils m'avaient tous dit, sauf Eolo, qu'elle était très belle, il était facile de voir qu'il n'y avait sur la plage aucune femme qui aurait pu être cette Américaine.» (M. Duras. *Le marin de Gibraltar*. Folio, p. 91)

(48) «Tous ses bagages y [dans une barque] étaient déjà, ses malles, caisses d'armes, conserves alimentaires; comme ils tenaient toute la barque, on n'eut pas besoin d'attendre d'autres voyageurs.» (A. Daudet. *Tartarin de Tarascon*. Livre de poche, p. 69)

(49) «Enfin, comme sa bougie allait mourir, qu'elle était très lasse et qu'il faisait froid, elle se coucha dans le lit.» (A. France. *L'anneau d'améthyste*. Repris de K. Sandfeld, 1965. p. 324)

(50) «[...] il ne la voit jamais.

Ils paraissent se fuir. Vous me direz non, mais

Comme depuis six mois je les guette, et pour cause,

J'en suis sûr. [...]

V. Hugo. *Ruy Blas*, III, 1

(51) «[...], donc, Lenantais connaissait ses agresseurs, et comme il a mis pas mal d'eau dans son vin, mais qu'il lui restait quand même quelque chose de ses idées anarchistes, il a voulu se venger, [...].» (L. Malet. *Brouillard au pont de Tolbiac*. Fleuve noir, p. 63)

Syntaxiquement, *comme* causal se comporte comme *puisque* (clivage impossible, notamment : \**c'est comme il pleuvait que j'ai pris mon parapluie*; \**c'est puisque... que...*) et non comme *parce que* (qui permet le clivage: *c'est parce que... que...*). Mais *comme* n'a pas les propriétés sémantiques de *puisque*: il ne suppose pas connu ce qui le suit et s'en tient à une *suite naturelle* (cf. J. Hanse, 1973:219, qui rapproche cet emploi de *étant donné que*). La phrase «se donne pour une évidence» (P. Le Goffic, 1991:28). La notion de cadre causal (et donc de cause qui n'est pas tout à fait une cause) semble effectivement convenir ici. L'on retrouve la glose initiale sous les conditions édictées pour *comme* temporel.

Est-on passé avec les emplois temporel et causal d'un adverbe à une conjonction de subordination? Résoudre cette question présuppose deux remarques. Tout d'abord *comme* temporel et *comme* causal peuvent être repris par *que*: *Comme il était là et qu'il était déjà dix heures, je suis parti*. En deuxième lieu, l'on constate – de *alors que* ou de *quand* à *comme* – une sorte de dégradation de la temporalité (on part de relations temporelles pour aboutir à un simple cadrage temporel) et – de *parce que* à *puisque* et à *comme* – une dégradation de la cause (on passe d'une cause assertée à une justification puis à un simple cadrage causal). L'on a donc d'un côté une manifestation de surface qui plaide en faveur d'une séparation stricte entre coordination et subordination et d'un autre côté une conception plus modulée des phénomènes syntaxiques. P. Le Goffic (1991) propose une argumentation, plus proche du second type de considérations que du premier, qui institue *comme* en adverbe dans tous ses emplois. Il y a là sans doute le fondement d'une conception plus cohérente du langage que celle qui se fonde sur des évidences qui masquent peut-être des réalités plus profondes mais plus subtiles.

Nous avons fourni une unification de *comme* assez cohérente mais qui présente un défaut: elle est fondée sur une glose et non sur une opération. Cependant, un emploi au moins résiste à notre mode d'unification: l'emploi intensif.

#### Type 7: l'emploi intensif

L'emploi intensif de *comme* se présente dans des contextes de type exclamatif. Prenons quelques exemples.

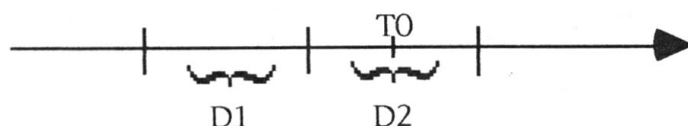
(52) «Comme le cœur me battra en la [une lettre] recevant!»  
(J.-J. Ampère. *Correspondance*. 1827. p. 291. Repris du CD Rom *Dis-cotext*)

(53) «[...] je restai, la plume en l'air, à contempler ce papier éblouissant: comme il était dur et voyant, comme il était présent.» J.-P. Sartre. *La nausée*. Folio, p. 139)

(54) «Vous allez être lancé après ça. Comme je suis heureuse pour vous, dit Dominique.» (R. Queneau. *Loin de Rueil*. Folio, p. 157)

(55) Mon Dieu, que c'est joli ce Maître de Forges! et comme c'est humain! (G. Courteline. *Coco, Coco et Toto*. Repris de *Damourette* et Pichon, tome 7, p. 391)

Le problème fondamental avec l'emploi intensif de *comme* est l'absence de toute connexion. Comment dans ce cas mettre en évidence un rapport entre X de *comme X* et un Y qui n'est pas matérialisé? Est-on dans un cas de dédoublement comme avec *encore* temporel? En effet, *il est encore là* mobilise deux domaines temporels «être-là», D1 («être-là<sub>1</sub>») et D2 («être-là<sub>2</sub>»), description compatible avec une description unifiée de *encore* (cf. H. Portine, 1988):



Mais une différence sépare les deux cas: dans cet emploi de *encore* l'on ne constate nulle tendance au haut degré. Avec *comme le cœur me battra* (i.e. «le cœur me battra très fort»), l'on est plus proche de *Paul est encore plus grand que Jacques* qui implique que: (a) «Jacques est (déjà) grand»; (b) «Paul est très grand». Ni *comme* intensif ni *encore plus* (ou *encore moins*) n'ont donné lieu (à ma connaissance) à une solution satisfaisante. Et l'on voit pourquoi: il ne s'agit pas d'un dédoublement mais d'un redoublement. Comment rendre compte de ce haut degré alors que ni le terme analysé (*encore* ou *comme*), ni la base propositionnelle (*Paul est plus grand que Jacques* ou *le cœur me battra*) ne comporte un haut degré. Dédoublement n'explique rien, c'est pourquoi remplacer *comme le cœur me battra* par *le cœur me battra comme le cœur me battra* relèverait de la simple fantaisie. Ce qu'il faut expliquer, c'est pourquoi «*encore + plus*» et «*comme p* sans contexte» impliquent le haut degré et en quoi ce mécanisme est compatible avec une description unifiante de *encore* ou de *comme*.

Sans prétendre à l'exhaustivité, notons que d'autres occurrences posent des problèmes de description comme celles de (56) et de (57):

(56) «Constantin, comme M. le Capitaine devait le savoir, était [...] un opposant, un contestataire.» (Trad. fr. de *Qui a ramené Doruntine?* de I. Kadaré. Livre de poche, p. 134) [*ainsi que*]

(57) «On entendra des partisans du oui / comme des partisans du non»  
(à la télévision, un soir de référendum) [*ainsi que/de même que*]

Une étude minutieuse de *comme* devrait distinguer les propriétés de ces différentes occurrences. Ainsi, en (56) *comme* peut être supprimé sans dommage pour la bonne formation de l'énoncé, et en (57) *comme* peut se voir substituer *et aussi*.

Tout en conservant à l'esprit les obstacles qui viennent de se dresser sur notre route et qui ne remettent pas en cause notre analyse mais qui la relativisent, rappelons que nous n'avons pas fourni une opération qui serait sous-jacente aux emplois de *comme* analysés mais une glose. Peut-on reconstituer une opération à partir de cette glose? Les valeurs temporelle et causale nous ont suggéré de voir cette opération comme le fait de «poser un repère initial». On aurait alors: «opérande X repère opérande Y». Cette solution ne serait toutefois pas satisfaisante. Elle ne permet pas de distinguer *comme* et l'anglais *as*, or il y a là deux manières d'opérer qu'il faudrait distinguer puisque l'on a:

(58) He is as tall as John

(59) Il est aussi grand *que* (\**comme*) Jean

Toutefois, cet embryon de solution n'est pas inutile. Il correspond bien à l'idée que les propriétés de *comme* sont très faibles, d'où sa grande diversité d'emplois. D'autre part, une description en termes d'opération suppose (et non présuppose) la constitution d'une théorie des opérations. Les propriétés des opérations de l'arithmétique ont été mises en évidence lorsqu'ont été définis les modes d'action de ces opérations (notamment par l'étude des structures). Une linguistique des opérations attend encore son épistémologie.

Université de Lille III & URA SILEX.

Henri PORTINE

### ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

- Anscombe, J.-C. & O. Ducrot (1983): *L'argumentation dans la langue*. Bruxelles: Mardaga.
- Beauzée, N. (1767): *Grammaire générale, ou exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage, pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues*. 2 tomes. A Paris, J. Barbou. Réédition avec une introduction par E. Bartlett à Stuttgart-Bad Cannstatt chez Friedrich Frommann en 1974.
- Borillo, A. (1988): «Quelques remarques sur *quand* connecteur temporel.» *Langue française*, 77. 71-91.

- Culioli, A. (1978): «Linguistique du discours et discours sur la linguistique.» *Revue philosophique de la F. et de l'E.*, 103:4. 481-488.
- Damourette, J. & É. Pichon (1940): *Des mots à la pensée: Essai de grammaire de la langue française*. Paris: d'Artrey. Tome 7.
- Fuchs, C. (1989): «L'opérateur *pouvoir*: valeurs, interprétations, reformulations.» *Langue française*, 84. 83-93.
- Hanse, J. (1973): «*Car, comme, parce que, puisque*.» *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises*, LI:2. 195-225.
- Le Goffic, P. (1991): «*Comme*, adverbe connecteur intégratif: Éléments pour une description.» in «L'adverbe dans tous ses états.» *Travaux linguistiques du CERLICO*, 4. 11-31.
- Portine, H. (1988): «Essai sur les modalités et la notion de catégorie modale: Étude du marqueur *encore*.» Thèse d'État, Université Paris 7.
- Portine, H. (en préparation): «Représentation de la diversité des sens et des chaînons dans l'EGLF de Damourette et Pichon: Le cas de *comme*.» A paraître dans *Langages*.
- Sandfeld, K. (1936): *Syntaxe du français contemporain: Les propositions subordonnées*. Genève: Droz: 2<sup>e</sup> éd. 1965.
- Victorri, B. & C. Fuchs (1992): «Construire un espace sémantique pour représenter la polysémie d'un marqueur grammatical: L'exemple de *encore*.» *Linguisticae Investigationes*, XVI:1. 125-153.



